

saisissait, cet admirable Pontife, toutes les occasions d'attirer, d'amener vers lui, vers l'Eglise, vers Dieu, les âmes de tous. Un jour un riche jeune homme, blessé au plus sensible de ses affections terrestres, venait chercher un mot de consolation aux pieds de Pie IX, et lui offrait, en reconnaissance du baume que le Pontife versait sur son cœur, un calice d'une incomparable richesse. Remarquez bien qu'il est pour Vous, Saint Père, ajouta-t-il, et que je supplie votre Sainteté de le garder toujours. — O mon fils, répondit le bon vieillard, votre présent est digne d'un roi ; et si la Reine d'Angleterre m'accordait le bonheur de la voir se convertir, vous ne m'en voudriez pas certainement si je la remerciais en lui offrant ce magnifique calice. Ainsi le tendre Père, à l'aide d'un appât si brillant, semblait vouloir rappeler à son illustre enfant quelle joie lui causerait son retour depuis si longtemps attendu. Un autre jour, c'est un jeune libre-penseur, que des sollicitations bien plus que des convictions entraînent aux pieds de Pie IX. Il est là le front haut, dans une attitude dont il s'étudie à conserver la raideur. Mais le Pape l'a deviné : il faut gagner une âme. Mon fils, lui dit-il, n'avez-vous rien à me demander, vous ? Rien, Saint Père, répond sèchement le jeune homme. Eh bien ! moi, reprend le Pape de sa voix captivante, j'ai peut-être quelque chose à vous demander. Avez-vous votre père ? — Non, Sainteté, mon père est mort. — Oh ! alors, dit Pie IX, accordez-moi de